

Colette Gibelin, l'écriture comme chemin

Colette Gibelin est née en 1936 à Casablanca, au Maroc, où elle a passé son enfance et son adolescence. Elle est venue ensuite en France pour faire ses études supérieures. Nommée professeure de Lettres à Fès, en 1961, elle quitte le Maroc en 1967, et s'installe dans le Var. Elle a publié près d'une quarantaine de recueils de poésie. Elle vit près de Brignoles, à Camps la Source, où elle a organisé un festival de poésie de 2015 à 2019. Elle a aussi fondé la librairie *Le Bateau blanc* à Brignoles et participé plusieurs fois au festival des *Voix vives* à Sète.

TOUTE UNE VIE D'ECRITURE

Quand avez-vous commencé à écrire ?

Je crois que ça a commencé très tôt : quand j'étais toute gamine, j'écrivais de petites histoires, ce que j'appelais des romans. Et très vite, je me suis dit que je serais écrivain. Mes parents étaient instituteurs tous les deux, ils lisaient énormément, et les livres ont tout de suite été pour moi quelque chose de magique. Je pense que c'est ce goût des livres qui a déclenché le besoin d'écrire. Je me suis mise ensuite à écrire de petits textes qui étaient en fait des poèmes. Et puis, à l'adolescence, j'ai découvert pas mal de poètes, et ça m'a vraiment donné envie de continuer l'écriture poétique. Plus tard, j'ai essayé le roman mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas ma voie véritable. Peut-être parce que je suis un peu paresseuse. Le roman demande un travail soutenu, il faut se mettre au travail tous les jours, consacrer beaucoup de temps à l'écriture. Et moi je suis toujours partie du principe que je ne voulais écrire que quand c'était vraiment un besoin et pas du tout une astreinte.

Et quand avez-vous publié votre premier recueil ?

C'était en 1956, j'étais en khâgne. Mon professeur qui s'appelait Henri Lemaitre m'a encouragée et m'a suggéré d'envoyer mon recueil au poète Jean-Claude Renard. En rangeant des papiers pour un livre qui va paraître bientôt sur mon parcours poétique, j'ai retrouvé récemment la réponse de Jean-Claude Renard : il me disait que quand des vers restent dans la mémoire, on sait qu'il s'agit d'un véritable poète. J'étais très contente, évidemment. Ce recueil, qui s'appelait *Appel*, était plein de naïveté, assez adolescent, mais c'était un début. Et il a été accepté par les éditions Debresse.

Votre deuxième publication date de 1967 : vous n'avez plus écrit entre ces deux dates ?
Eh bien, je suis devenue enseignante en 1961, à Fès, j'ai eu des enfants, puis j'ai divorcé et j'ai quitté le Maroc pour le Var. Je n'avais vraiment plus le temps. Mais quand je suis arrivée à Brignoles, il a fallu me reconstruire et là la poésie m'a été d'un très grand secours, malgré les contraintes de temps. Et j'ai envoyé le manuscrit de *Mémoires sans visages* par la poste à Chambelland qui l'a accepté tout de suite. Ont suivi chez le même éditeur *De quel cri traversée ?* et *Le paroxysme seul*.

Nous avons remarqué qu'entre ces trois recueils chez Chambelland, dont deux ont été republiés récemment aux éditions du Petit Véhicule, et le suivant, Lumières, aux éditions Telo Martius, en 1998, il s'est écoulé 26 ans : que s'est-il passé ?

Il n'y a pas eu de trou dans l'écriture. Dans les 25 ans où je n'ai rien publié, j'ai continué à écrire. J'ai accumulé dans mes tiroirs énormément de textes. Mais je ne voulais plus publier. Je me suis aperçue que dans le monde de la poésie, c'était un peu comme dans tous les autres mondes, il y avait des rivalités, des anathèmes, des espèces de sectes. Il fallait écrire comme ci et pas comme ça. Et si on n'était pas sur le bon chemin, on était complètement proscrit. C'était la période formaliste, où tout ce qui était poésie lyrique était complètement refusé. Et ces exclusions, ces bannissements, ça me déplaisait tellement que j'ai dit je ne publierais plus. Et puis, il y avait quand même le problème du temps aussi : le travail, quatre enfants... J'écrivais toujours des poèmes, mais je n'avais pas le temps de les mettre au propre, de les organiser en recueil. Mais il est venu un jour où je me suis quand même rendu compte qu'on n'écrit pas pour soi. On a besoin d'être écouté et d'écouter l'autre. C'est un échange. Et quand cette valeur d'échange est devenue plus forte, j'ai eu de nouveau envie de publier.

Quels sont les auteurs qui ont nourri votre poésie ?

Au début, les surréalistes, surtout Éluard sur qui j'ai fait mon diplôme de fin d'études. Mon goût des images vient de là. J'ai beaucoup aimé aussi Aragon, pas l'Aragon surréaliste, mais celui d'après, à cause des rythmes : il y a une musique dans la poésie d'Aragon que j'aime beaucoup. J'aime énormément les poètes qui sont des poètes de la musique du langage, pour qui la poésie est un chant : Apollinaire, Aragon, donc, Verlaine, bien sûr. Dans la génération d'après-guerre, c'est Yves Bonnefoy, incontestablement, qui a été important pour moi. Je me souviens de mon émerveillement quand j'ai découvert *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*. Et dans les poètes plus récents, Jacques Ancet, Lionel Ray.

Est-ce que vous diriez que votre écriture a évolué ?

Les recueils qui sont publiés chez Chambelland, en tout cas les deux premiers, sont très foisonnants, pleins d'images de toutes sortes, un peu influencés par le surréalisme. Plus tard, mon écriture s'est beaucoup concentrée. Il y a des textes plus dépouillés. Je ne retravaille pas toujours mes textes, mais quand je les modifie, c'est dans ce sens-là. Je cherche plus de limpidité. De plus en plus, j'essaie que mes textes soient accessibles, qu'ils soient compréhensibles, je n'écris pas pour moi, je pense au lecteur. Peut-être parce que j'étais prof et que je me suis bien rendu compte que les enfants aiment la poésie s'ils y

comprennent quelque chose. S'ils n'y comprennent rien, ça leur passe à côté. Même si le sens n'est pas l'essentiel, il faut quand même un fil conducteur, je trouve.

DU POÈME AU RECUEIL

Est-ce que vous écrivez tous les jours ?

Oh non, il peut m'arriver de rester longtemps sans écrire, même si je ne suis pas bien quand je n'écris pas, sans que je sache si c'est une cause ou une conséquence, sans doute les deux. Mais je n'ai pas le rituel de ceux qui se mettent tous les matins à la table de travail, je m'y refuse absolument. Je sais que cela convient à certains, et je ne les critique pas, mais moi, il faut vraiment que je sente une poussée forte, un appel. J'ai quelquefois comparé cela à un accouchement. On attend longtemps et puis un jour il faut que ça sorte. Et ce jour-là on ne le choisit pas. Il y a toujours une émotion ou une pensée forte qui est à l'origine du poème, et qui fait son chemin intérieur, plus ou moins long, plus ou moins souterrain.

Comment écrivez-vous au début ? A la main, ou directement sur l'ordinateur ? Et qu'y a-t-il au début du poème ?

Au début, c'est à la main. Ensuite je les tape à l'ordinateur, je les imprime et je les mets dans le tiroir. Et j'attends qu'un projet ou une construction se dessine. Quand je commence un poème, je ne me dis jamais « tiens je vais écrire un poème sur la pierre », par exemple. Je commence sans du tout savoir ce que je vais dire. Ça part souvent d'un mot, quelquefois d'une phrase ou d'un morceau de phrase, ou d'un rythme, et puis ça s'enchaîne, comment dire, sans qu'il y ait d'intention, de sens. Les poèmes ont été écrits en dehors de tout projet, mais je m'aperçois petit à petit qu'il y a plusieurs poèmes tournent autour d'un même thème. Il y a un sens qui s'en dégage après coup, et je vais exploiter cet après coup pour construire un recueil. Donc, dans un même recueil, on peut avoir des poèmes qui ont des années d'écriture très différentes.

Donc pour vous, la naissance d'un livre, c'est quelque chose d'assez souterrain jusqu'au moment où vous rassemblez des textes ? Cela ne part pas d'un projet préalable ?

Il y a un temps d'incubation, oui, tout à fait. Je crois que c'est le terme. Un certain nombre de poèmes s'accumulent, puis l'idée du livre commence à naître. Quelquefois aussi il est arrivé qu'il y ait une réponse à une commande sur un thème précis. Par exemple, pour *Comme un chant de fontaine*, c'est Alain Benoit qui m'a contactée. Il voulait que j'écrive un livre pour sa collection de poèmes érotiques. Je lui ai répondu que ça ne m'intéressait pas, ou plus, mais qu'en revanche sa collection « jardins » m'intéresserait beaucoup. Et il m'a dit d'accord. Mais j'ai quand même traîné pour écrire le livre, j'ai laissé les textes sur ma table, comme souvent. Et un an après je reçois une lettre d'Alain Benoit. Cette lettre commençait ainsi : « Aujourd'hui est un anniversaire. Il y a exactement un an que vous

m'avez promis un manuscrit que j'attends toujours. » Et alors là je m'y suis mise et je l'ai envoyé peu après.

Est-ce que Vivante Pierre (prix Troubadours 2000) qui a une grande unité thématique vient aussi d'une commande ?

Non, là, c'est moi qui ai eu envie d'écrire des textes pour explorer le monde minéral, qui est très présent autour de ma maison. Et il y a aussi un livre très organisé, c'est *Un si long parcours* (L'Harmattan 2007), je l'ai construit comme un parcours grammatical, en passant par tous les pronoms de la conjugaison, et en allant du passé vers le futur. En fait, j'avais déjà écrit la plupart des textes, et quand j'ai eu le projet en tête, ça a plutôt été un travail de tri et d'assemblage.

LA VOIX ET LE PARTAGE

Quand on va sur internet, qu'on voit toutes les vidéos dans lesquelles vous apparaissez en train de lire vos textes, on se dit que finalement, votre voie, c'est de donner à la poésie une parole.

Oui, je trouve que la poésie, on la ressent beaucoup plus fortement en l'écoutant. Ensuite, très souvent, quand on l'écoute, on a envie de la lire. Mais on n'aurait pas forcément eu envie au départ. C'est une porte d'entrée. J'aime beaucoup lire mes textes en public parce que ça permet un partage. Il faut y mettre une certaine intensité. Et ce qui est nécessaire aussi, je crois, c'est de regarder les gens qui écoutent. Sinon, l'échange ne se fait pas. Avec les élèves, je me suis aussi aperçue que c'est en leur lisant des textes, souvent, qu'on les faisait adhérer. Quand on décortique les textes avec les élèves, ça les ennuie à mourir, et puis c'est artificiel. Et ils se disent : « c'est pas pour moi ». Quand on leur lit des textes, c'est différent. Je me souviendrai toujours : on avait Racine au programme, et j'avais lu une tirade de *Phèdre*, une élève est venue me voir après et elle m'a dit « Madame, que c'est beau ! » Et j'étais vraiment contente. La poésie, c'est fait pour être dit à haute voix.

Il y a un certain nombre de poètes qui lisent volontairement de façon presque monotone. Or ce qui m'a frappée dans les vidéos au festival de Sète, c'est que vous, vous lisez avec un fort engagement.

Oui, tout à fait. Et encore, je modère. J'ai un peu travaillé la diction avec un ami metteur en scène qui m'avait dit : « tu mets trop d'émotion dans ta lecture, il faut en mettre moins, les textes parlent par eux-mêmes. Il ne faut pas imposer ton émotion, mais laisser l'auditeur à sa propre émotion. » Et donc, j'ai effectivement essayé de diminuer le côté trop émotionnel. Je n'y arrive pas toujours. La dernière fois que j'ai été invitée à Sète, en 2022, j'ai lu des textes que j'avais écrits après la mort de ma fille. Et j'avoue que là, je ne pouvais pas maîtriser ma propre émotion. Cependant, peut-être justement parce que j'étais très émue, ça m'a permis ensuite des échanges assez fabuleux avec des gens du public. J'ai beaucoup discuté avec des gens qui s'appropriaient ces textes sur le deuil, qu'ils aient perdu un enfant, ou un conjoint, un père, une mère.

LES LIEUX, L'EMOTION ET LA LANGUE

Vous avez beaucoup écrit sur les lieux. S'agit-il d'évoquer des lieux particuliers ?

Certains poèmes sont directement reliés au souvenir d'un lieu précis. Mais en général, non, ce n'est pas descriptif. C'est la trace d'une émotion ressentie dans un lieu, soit par un accord avec le lieu, soit, au contraire, par un désagrément. Le lieu n'est pas important en lui-même, mais par ce qu'il déclenche.

Est-ce qu'on pourrait dire que les éléments naturels, le fleuve, la mer, les arbres, sont une manière de parler de l'humain ?

Oui, certainement. Et en même temps, de parler de l'humain comme un élément qui a sa place dans la nature mais pas plus que sa place. J'ai profondément le sentiment de faire partie de la nature au même titre qu'un arbre, au même titre que n'importe quelle plante. L'humain ne domine pas, il n'est pas séparé de la nature. C'est comme s'il y avait une espèce d'osmose. Pour autant, je n'ai pas l'impression de prêter des sentiments aux éléments de la nature mais peut-être que je le fais malgré moi, je ne sais pas.

Il y a une grande pudeur dans vos textes. Votre lyrisme passe dans les images, dans le vers, mais pas tellement dans le dit, il passe plutôt dans la façon de dire.

Oui, il passe dans le chant, le côté « musique du langage », plus que dans l'exposition des sentiments personnels. Bien sûr, il y a des textes, comme *Le Paroxysme seul* où je parle d'amour, ou les textes où je parle du deuil, où il y a des sentiments très personnels. Mais ce n'est pas souvent le cas finalement. Il y a très peu de références biographiques dans mes poèmes.

Et en même temps, il y a de l'émotion. C'est pour ça que l'on peut avoir l'impression que vous prêtez ces sentiments aux éléments naturels, que c'est par leur intermédiaire qu'on va pouvoir y accéder. En tout cas, c'est une des manières de lire.

Oui, ce n'est pas faux, vous me faites prendre conscience de quelque chose. C'est une piste de lecture en effet.

Dans vos poèmes, on passe souvent d'un pronom à l'autre au sein d'un même recueil. Il y a du « je », du « tu », du « on », un peu moins souvent du « nous ». Est-ce que vous prenez conscience de ces passages ?

Je n'en prends pas vraiment conscience, de toute façon, le « je », le « tu », le « on », c'est un peu la même chose pour moi. Le « tu », c'est le dédoublement de soi-même mais c'est aussi un appel à l'autre, au lecteur, dès le moment de l'écriture. Ce n'est pas simplement une manière de m'interroger moi-même. Cette dimension d'adresse est importante pour moi. Et le « on », c'est nous tous. Le « on » et le « nous », c'est pareil.

Certains recueils sont en prose, comme Un si long parcours, mais la plupart sont en vers. À quoi correspond pour vous le passage à la ligne en fin de vers ?

Le retour à la ligne marque un léger temps d'arrêt dans la diction. La fin du vers n'indique pas forcément la fin d'une phrase, mais c'est une légère pause, un silence... qui donne le rythme, en fait. D'où le choix du vers libre, d'ailleurs. Selon les moments, le vers est plus court ou plus long. Mais il y a beaucoup d'alexandrins dans mes textes. Guy Chambelland disait : « La véritable écriture automatique, c'est l'alexandrin ». L'alexandrin fait partie de notre inconscient et il sort tout seul. Si on veut s'en défaire, c'est un travail, cela ne se fait pas spontanément.

COLLABORER AVEC DES PEINTRES

Vous avez beaucoup collaboré avec les peintres : comment est-ce que la peinture vous "parle" ?

C'est vrai. Je suis très intéressée par la peinture. Mon amie Françoise Rohmer a fait plusieurs des couvertures de mes livres. Elle habite tout près d'ici. C'est avec elle que j'ai commencé une vraie collaboration, dans les deux sens : d'une part, elle a peint à partir de certains de mes textes ; d'autre part, j'ai écrit des textes à partir de certains de ses tableaux. Elle me les a passés, je m'en suis imprégnée et j'ai écrit. C'était passionnant dans les deux cas. Cela a débouché sur des expos où Françoise exposait ses travaux, et où mes textes étaient placés à côté.

Dans un autre projet, avec Jean-Marie Gilory, qui était aussi éditeur, nous avons écrit un recueil à deux voix, *Sable et sel*. Gilory m'a envoyé une lettre me disant qu'il me cherchait depuis 20 ans. Il m'a expliqué qu'il avait lu les recueils que j'avais publiés chez Chambelland, notamment *Le paroxysme seul* qu'il avait trouvé chez les bouquinistes des quais de la Seine et qui lui avait énormément plu. Le bouquiniste lui a donné l'adresse de l'éditeur mais Chambelland n'a pas voulu lui transmettre mon adresse parce qu'on s'était brouillés entre temps. Et ce n'est que vingt ans après que Jean-Marie Gilory m'a retrouvée. On a commencé l'écriture par la poste : il m'a envoyé un texte, j'ai répondu et ainsi de suite. Chaque texte est une réponse. Le changement d'interlocuteur est signalé par une lettrine pour que le lecteur s'y retrouve.

Outre Françoise Rohmer, j'ai aussi collaboré avec Mireille Andelu pour *La grande voix lointaine*, et *Une entaille de soleil dans la nuit*, avec Lambert Savigneux pour *En attendant le jour*, avec Josette Digonnet pour *Comme un battement d'ailes*, et j'ai par ailleurs écrit des textes pour certains de ses tableaux.

Les peintres de la couleur sont ceux qui m'intéressent le plus. La lumière aussi m'intéresse beaucoup. On peut lire plusieurs textes sur les couleurs dans le recueil *Comme un battement d'ailes*, où Josette Digonnet a peint en résonance avec les poèmes. La couleur suscite l'émotion ou le plaisir. En même temps, c'est très symbolique, chaque couleur représente quelque chose. Enfin, je le ressens ainsi. Et c'est ce que certains poèmes disent.

Peut-on dire qu'on entre plus dans l'âme du peintre quand on écrit à partir de ses tableaux ?

Ce sont des correspondances, une résonance. Il n'y a jamais d'illustration : ni description du tableau par le texte, ni illustration du texte par le peintre. D'ailleurs, Françoise Rohmer

avait bien insisté pour qu'on n'écrive pas sur la couverture "illustrations", mais "mise en couleurs".

FAIRE VIVRE LA POESIE DANS LA CITE

Quels sont vos projets ?

Le prochain recueil illustré par Patrick Lanneau s'appellera *Ça ira* et paraîtra en 2024 aux éditions Tipaza. J'ai aussi un projet avec Gilbert Renouf, qui a repris les éditions Villa-Cisneros. Nous sommes en train de travailler sur une *Traversée*. Il s'agit d'une collection dont chaque ouvrage est consacré soit à un poète soit à un peintre. Ce projet m'a obligée à du rangement : j'avais des documents dans tous les tiroirs de la maison et la maison est grande. J'ai dû chercher, trier. Il y aura différentes parties. L'une va s'intituler « Une enfance à Casablanca ». Pour cette partie, j'ai écrit des souvenirs d'enfance, en essayant de trouver dans ces souvenirs ce qui me destinait à écrire. Une autre partie sera consacrée à mon parcours poétique avec des articles ou des études sur ce que j'ai fait. La dernière partie abordera ma collaboration avec des peintres, avec des reproductions. Ce sera un gros livre.

Je suis aussi sur un chantier tout à fait différent et très nouveau pour moi avec le chanteur occitan Renat Sette, assez connu par ici. Jusqu'à présent il a mis en musique des poètes occitans et proposé des spectacles poétiques. Actuellement il prépare un récital à partir de mes textes. On y travaille pour l'instant.

Diriez-vous que par rapport aux années 90, la poésie est mieux ou moins bien reconnue ?

Je pense qu'il y a un petit retour de la poésie. Il y a eu toute une période où la poésie était devenue très intellectuelle, très désincarnée, elle tirait vers la recherche linguistique et elle s'est coupée de tout public parce qu'elle était devenue illisible. En tout cas, ce n'était pas fait pour être oralisé. Si c'était resté simplement de l'expérimentation, pourquoi pas ? Mais on a vu s'opérer une véritable mainmise sur la poésie. Les gens se montraient, disons, sectaires, comme dans la revue *Tel Quel*. Tout ce qui n'allait pas dans ce sens était nul et non avenu. Maintenant, par les revues, par les lectures, par les festivals, autre chose se dessine. Et je crois que la poésie, très lentement, reprend sa place.

Vous pourriez nous parler du festival de Camps la Source ?

Il a existé pendant 4 ans, de 2015 à 2019. Il s'étendait du vendredi soir au dimanche. Et les gens qu'on accueillait repartaient le lundi. J'étais chargée de contacter les auteurs, d'organiser les lectures. Cela réclamait d'y travailler plusieurs mois à l'avance. On faisait venir des poètes d'un peu toute la France. Rémi Durand invitait aussi des poètes de langue espagnole. On avait des poètes très intéressants et ça plaisait beaucoup, les gens ont beaucoup apprécié l'état d'esprit de partage, convivial, loin des rivalités. Mais on n'est pas vraiment arrivés à entrer en relation avec le public de Camps, on est restés dans le milieu poétique.

Le travail était très important, l'engagement, y compris physique, très lourd. Il fallait apporter le matériel pour sonoriser, mettre tout en place. On faisait tout nous-mêmes. Il m'est arrivé d'héberger 10 personnes chez moi. On a arrêté parce qu'on n'avait plus assez

d'énergie. On formait une équipe vieillissante de 8 ou 9 personnes. Il n'y avait pas de jeunes pour prendre la relève. Et puis on n'arrivait pas non plus à avoir suffisamment de subventions.

Quel rôle jouent les revues dans la diffusion de la poésie ?

Les revues jouent un grand rôle pour faire connaître les poètes, surtout les jeunes. Je suis en contact avec *Poésie Première*, *Décharge*, *Arpa*, *À l'Index*. Mais c'est de plus en plus difficile. Et les livres de poésie se vendent très difficilement. Ce n'est plus que dans les festivals qu'on parvient à se faire connaître. Au cours des lectures, on en vend, mais c'est tout. Et dans les librairies, c'est rare. J'ai des livres dans une librairie à Brignoles, *Le bateau blanc*. C'est une librairie que j'ai créée avec une amie, quand nous étions enseignantes. Elle était maîtresse auxiliaire et comme elle n'avait pas de travail cette année-là, elle tenait la librairie à temps plein.

Vous avez acheté ou bien loué le fonds ?

On a loué l'emplacement d'abord. Ensuite, la plupart des maisons d'édition ont prêté des livres. On en a acheté certains, mais pas beaucoup, parce que la librairie avait peu de moyens. On a réussi à tenir trois ans, de 1981 à 1984, je crois, mais pas plus, on n'avait pas les reins assez solides sur le plan financier. Alors on a vendu la librairie à des amis, les Pernin, qui l'ont bien développée, et qui l'ont déménagée pour un lieu plus grand. Aujourd'hui, c'est une librairie coopérative qui fonctionne bien. Si vous avez l'occasion d'y faire un tour, vous verrez que c'est une très belle librairie. Et je suis très contente qu'elle se soit maintenue parce que c'était quand même un peu mon bébé.

Vous avez donc eu un véritable impact concernant la poésie et la lecture par ici.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mes passions ! Nous avons fait ce que nous avons pu.

« UNE INTERROGATION PERPETUELLE SUR CE QUE NOUS SOMMES »

Dans les interviews vous parlez des tensions qui sont dans vos poèmes, la lumière et l'ombre, la mort et la vie, la dualité de manière générale. Pensez-vous que le poème soit là pour révéler la tension ou qu'il essaye aussi de la dépasser, de la résoudre ?

Il essaye peut-être de la résoudre mais sans y arriver. Cette opposition, cette dualité reste toujours. Je me suis rendu compte que c'était vraiment effectivement à la base de la plupart de mes poèmes. Même le poème sur la pierre, c'est l'immobilité et le mouvement, la pierre est aussi toujours en train de se transformer, à cause de l'érosion. Il y a un double aspect de toute chose. Comme dans la pensée orientale, il s'agit de donner à voir les deux facettes.

Peut-on dire que, pour vous, la poésie est une manière de mettre en évidence des questions plutôt que des réponses ?

Je me suis rendu compte qu'il y a beaucoup de questions, dans mes poèmes, et de plus en plus, même si je ne pense pas toujours à mettre des points d'interrogation. C'est Gilbert Casula, aux éditions Tipaza, qui me les a fait rajouter dans un recueil à paraître prochainement. Au-delà des interrogations elles-mêmes, la poésie pose des questions

existentielles : c'est une interrogation perpétuelle sur ce que nous sommes, sur notre place dans l'univers, sur nos buts. Peut-être peut-on voir une évolution dans mon écriture par rapport aux premiers recueils, il s'y ajoute une interrogation philosophique sur la manière dont on peut vivre. Il y a beaucoup de mots qui renvoient à l'idée d'un chemin, de verbes comme « avancer », ou parfois le mot « obstacle » ... La vie apparaît comme une trajectoire. On le voit beaucoup dans *En attendant le jour*, notamment.

Dans une interview visible sur internet, vous parlez de l'écriture comme accompagnant une quête d'absolu, de transcendance. Qu'est-ce qui, dans l'écriture, permet finalement d'accompagner cette quête, de la nourrir ?

Je ne sais pas trop répondre à cette question, c'est difficile. Est-ce le langage, parce que le langage, finalement, est porteur de connaissances ? Il l'est et il révèle ce besoin de dépassement, je pense. La poésie, ce n'est pas le langage quotidien. Comme tout art, c'est un désir d'ajouter quelque chose, de dépasser la réalité, d'aller plus loin. Il y a une intensité plus grande portée par le chant qui ajoute quelque chose au langage, une musique, la beauté de la musique. Par exemple, ou bien on se contente de marcher, de se promener, ou bien on s'imprègne de ce qu'on voit, de la beauté d'un arbre, de la beauté d'une roche, et là, on est vraiment présent au monde de façon très forte, et c'est, me semble-t-il, cette présence forte au monde qui nous permet de dépasser le quotidien. Et la poésie serait en quelque sorte le moyen de restituer au monde cette présence qu'on a expérimentée.

Vous dites aussi que l'oubli risque de tout ensevelir, et que l'écriture est une résistance à l'oubli...

Oui, c'est vrai. L'écriture garde trace de l'instant, par définition fugitif, de l'instant vécu intensément. Mais, pour l'oubli, on est face à la fameuse dualité dont on parlait tout à l'heure. Dans mon recueil *Les souvenirs, vois-tu, ce sont des vagues* je montre, je crois, les deux aspects de l'oubli, qui est terrible, et qui en même temps est nécessaire.

© Filigranes (<https://filigraneslarevue.fr/>)

Entretien réalisé le 8 décembre 2023 par Monique D'Amore et Michèle Monte